

encombrantes-indigestes malles transatlantiques dont j'étais à mon dam (et orgueil) le gardien-archiviste aux termes du testament olographe, dont je devais « assurer la promotion-diffusion dans la mesure du possible ». Tout cela pesait d'un poids énorme sur ma conscience et mes épaules : sans métaphore, je me sentais physiquement lourd et gourde.

Pendant des mois, je n'ouvrais qu'une fois les deux malles maléfiques et menaçantes blotties dans un recoin de mon appartement miteux de Sainte-Foy, de sorte que je pénétrais le moins possible dans cette étude et travaillais plutôt dans mon vivre — incommodément — corrigeant les essais foireux de mes élèves sur mes genoux et scribouillant irrégulièrement dans mon journal. Et pendant tout ce temps la névrose en moi s'ancrait, c'est-à-dire la présence introjectée de ces monstrueuses malles, inassimilables aussi longtemps qu'elles restaient verrouillées.

Je les avait pourtant ouvertes une fois pour en extraire le journal et le faire photocopier. (Longues séances anxiogènes où je voyais la « technicienne » aux petits seins pointus mâchant sa gomme et maniant les précieux cahiers avec une indifférence de ruminante.)

Mais je n'osai pas les ouvrir derechef jusqu'au début des grandes vacances, que j'abordai dans un état de tension et d'épuisement insupportables. C'est pourquoi, souffrant sans doute de claustrophobie, je décidai de fuir, sautai dans ma Renault-monobougie (les moteurs rotors venaient de faire leur apparition) après avoir empilé au hasard quelques vêtements dans une mallette pour faire le tour du lac Saint-Jean (voyage qu'OM avait effectué une trentaine d'années plus tôt, compulsion à la répétition-imitation, mais je ne me le rappelai qu'une fois rendu à Péribonka...)

Je descendis ensuite jusqu'à La Tuque, un autre endroit dont Omer m'avait parlé : son étang entouré d'un parc en forme de coquillage l'avait frappé en lui rappelant la piazza de Sienne. C'est bien ailleurs le seul trait intéressant de La Tuque, petite ville léthargique et fumante vivotant de l'industrie forestière et dont la rue principale rappelle les villages du far-west dans les films de cow-boys.

J'y restais pourtant des jours et des jours, dans un état de flemme et d'indécision, passant des heures dans une minable chambre d'hôtel chaude comme une étuve, étendu dans mon lit à regarder le plafond et à feuilleter des revues pornos que j'achetais à la tabagie Paiement. Pour me dégourdir les jambes, je me promenais à la brunante en compagnie de Zophia Parkas, la commise de la tabagie avec qui j'avais lié connaissance et qui m'avait tout de suite attiré parce qu'elle me rappelait mon ancienne femme Héloïse. Et aussi à cause de son accent : elle était d'origine serbe mais parlait très bien le français.

Elle m'évoquait aussi par le roulement discret de ses « r » la seconde femme de Marin née Janina Malinowski, d'ascendance tchèque qui par son comportement maternel et son faciès extraordinairement expressif m'avait jadis puissamment attiré. Elle était sans doute aujourd'hui devenue une vieille